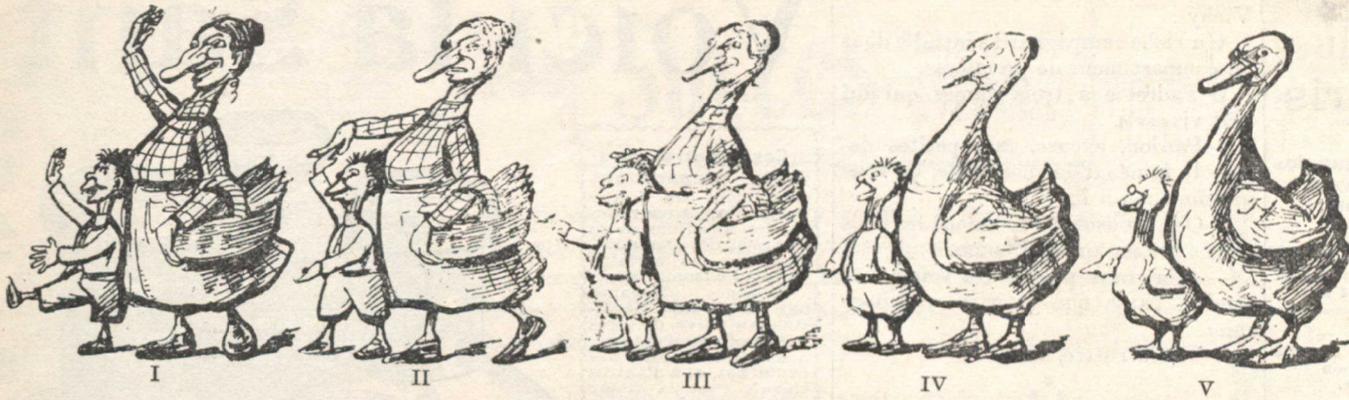


QUELQUES TRANSFORMATIONS



MOSAÏQUE

C'est seulement du commencement du XVIII^e siècle que date en Europe la première fabrication de porcelaine analogue à celle de la Chine ; et ce fut en Saxe que cette belle industrie prit naissance par un hasard assez singulier. En ce temps-là, Auguste I^{er}, Electeur de Saxe, croyait à l'alchimie et avait mis à son service un très savant chimiste nommé Frédéric Boettger, pour le faire travailler à la recherche de la pierre philosophale, c'est-à-dire à la production de l'or. Selon la mode du temps, Boettger portait perruque, perruque poudrée. Un jour, il lui sembla que sa perruque poudrée était plus lourde que d'habitude. Le domestique qui en avait l'entretien lui avoua que cette augmentation de poids pouvait provenir d'une nouvelle poudre qu'on venait d'inventer, et qui se vendait bien meilleur marché que la poudre ordinaire (poudre de farine ou d'amidon).

Or, quelque temps auparavant, un maître de forge d'un village près de Schizllberg, ayant remarqué que les chevaux, en suivant les chemins aboutissant à son établissement avaient les pieds couverts d'une poudre blanche très fine, dont le sol était jonché, eut l'idée de ramasser de cette poudre et de la vendre comme poudre à poudrer.

Le chimiste, instruit de la provenance de cette poudre, l'analysa et reconnut qu'elle n'était autre que le fameux argile dit kaolin, qui est le principe de la porcelaine chinoise, et que jusqu'alors on avait vainement cherché dans les divers pays d'Europe. Quelques années plus tard, dans la petite ville de Meissien, sur les rives de l'Elbe, fonctionnait la première porcelainerie européenne, dont les magnifiques produits ont acquis la plus juste célébrité.

Sous ce titre de *Ce qu'on croit et ce qu'on devrait croire* et sous la vague signature de Dickson, un journal de province publiait en 1876 les réflexions suivantes, qui valent, croyons nous, d'être remarquées.

On croit que l'argent obéit aux hommes qui le possèdent, et on devrait croire qu'il leur commande.

On croit être sans préjugés, et on devrait se croire sans scrupules.

On croit être dans la réalité en rêvant, et on devrait croire que les réalités ne sont qu'un rêve.

On croit les poissons aussi stupides que voraces, parce qu'ils se laissent prendre à l'hameçon, et on devrait croire que les hommes ne se prennent guère autrement.

On croit que la fierté doit empêcher d'avouer ses fautes, et on devrait croire que c'est cet aveu qui donnerait quelque raison d'être fier.

On croit que l'enfant aime à se faire bercer et on devrait croire que l'homme aime encore plus à se bercer lui-même.

On croit pouvoir oublier les injures dont on se venge, et on devrait croire qu'on n'oublie pas même les injures qu'on pardonne.

On croit que les administrateurs sont chargés de faire les affaires du public, et on devrait croire qu'ils se chargent surtout de faire les leurs.

On croit qu'un abus est une exception, et on devrait croire que les abus sont la coutume universelle.

On croit que l'ingrat à une mauvaise mémoire, et on devrait croire qu'il en a une excellente, car il n'oublie pas de garder rancune au bienfaiteur.

On croit honteux de tendre la main pour demander, et on devrait croire honteux de ne pas la tendre pour donner.

On croit que la vieillesse est la saison des fruits, et on devrait croire qu'elle n'est plus la saison des fleurs.

M. Bartlett, ancien surintendant du Jardin zoologique de Londres, avait laissé un ouvrage presque achevé sur *Wild Animals in captivity*. Son fils a copieusement complété le travail paternel et l'ouvrage vient de paraître. Il a aussitôt donné lieu à une vive polémique. Il s'agit de savoir jusqu'à quel point les hommes sont dans leur droit en privant de liberté, sous le vain prétexte de s'instruire, leurs frères inférieures qui n'ont guère d'autre bien. Quelques savants, comme on devait s'y attendre, ont revendiqué, au nom de l'orgueilleuse science, le droit à l'unique tyrannie. Mais les journalistes, qui connaissent leurs compatriotes, ont presque tous embrassé avec ardeur la cause des animaux. Ils savaient qu'en se vouant à la protection des faibles, à la défense des opprimés, ils flattaient cette passion d'altruisme que recèle toujours, — un peu somnolente parfois, surtout en politique ou en affaires, — le cœur de tout Anglais. On a donc vu, dans les journaux de la Cité, que d'affligeantes peintures du sort des animaux enfermés au Jardin zoologique de Londres. On dé-

crit leurs prisons trop étroites ou trop sombres ; la déplorable promiscuité où ils vivent dans un entassement reprouvé par toutes les lois de l'hygiène ; on a peint leurs souffrances, leurs tristesses, leurs incurable ennui et les regards de douloureux reproches que fixent sur les passants leurs yeux nostalgiques. Et l'âme anglaise s'est si vivement émue de ces récits funestes, que l'administration du Jardin s'est vue dans la nécessité de faire quelque chose. Sur la porte

de chacune des cages, à la porte de chacune des cages, à la porte de chaque enclos, on peut voir appendue, depuis quelques jours, une pancarte indiquant avec l'état civil de chaque pensionnaire, la date à laquelle il est entré dans l'établissement. L'administration espère ainsi convaincre le public que la captivité n'empêche point les animaux, fussent-ils les plus sauvages, de tenir à la vie et même d'atteindre souvent à un âge avancé. La campagne de presse n'a donc pas été tout à fait inutile ; il est douteux que la réforme paraisse suffisante aux principaux intéressés.

— On connaît les inconvénient de la fumée déversée sur les cités industrielles par les cheminées d'usines. Dans toutes les grandes villes, des règlements de police prescrivent d'employer des appareils fumivores destinés à la brûler et à l'empêcher ainsi d'incommoder le public ; il est d'autant plus étrange de voir ces règlements rester à l'état de lettre morte que cette fumée répandue dans l'atmosphère cause non seulement des dommages importants au voisinage, mais représente encore une perte considérable de combustible mal utilisé.

Pour Londres seulement, le président de la *Coal Smoke Abatement Society* évalue à environ 60 millions de dollars, la perte totale annuelle résultant des méthodes imparfaites de combustion du charbon.

On consomme chaque année à Londres environ 18 millions de tonnes de houille, qui coûtent à peu près 80 millions ; sans compter 3 millions de tonnes absorbées par les usines à gaz.

Or, les deux tiers de la chaleur développée par la combustion de cette énorme quantité de charbon, seraient perdus en passant par les cheminées ; la perte ainsi éprouvée se chiffre par 40 millions. Le dommage causé par la fumée aux peintures extérieures et aux décorations des édifices, au rideaux, tapis, linge, vêtements, est estimé à environ 15 millions, tandis que celle résultant de l'échappement direct des fumées dans l'air atteindrait 5 millions.

Et tout cela, sans parler des dommages autrement sérieux causés à la santé publique par l'absorption des poussières et vapeurs malsaines répandues par la fumée.

OMNIBUS.

La laideur de l'homme sans masque fait pardonner l'hypocrisie.

DEVINETTE



—Où est notre individu ?